Les Musulmans dans la Suisse romande

Autor(en): **Blavignac, John**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Pétition.

Le canton de Vaud a perdu, il y a peu de temps, deux de ses enfants les plus distingués, MM. Troyon et Gaudin; l'archéologie et les sciences naturelles étaient cultivées par nos deux compatriotes avec un zèle et un talent tels que leurs noms et leurs travaux sont connus au loin. Si les sciences naturelles ont encore de nombreux et savants représentants au milieu de nous, nous ne pouvons nous empêcher de craindre que l'archéologie n'ait reçu, par la mort de Troyon, un coup assez rude, et nous pouvons redouter qu'une lacune des plus regrettables vienne à se produire dans ce champ de notre vie intellectuelle et nationale.

Beaucoup de personnes se figurent l'archéologie comme une simple branche de l'arbre cultivé par les *antiquaires*, en prenant ce mot dans un sens assez ironique; elles ne voient, dans cette recherche ardente des restes de l'antiquité, qu'une des mille formes de la manie de collectionner.

Cependant, grâce aux séances publiques que Messieurs Troyon, Morlot, etc., ont données dans diverses localités du canton, grâce à la publication de plusieurs de leurs travaux, nos populations ont pu s'apercevoir que les recherches archéologiques présentent un intérêt réel.

N'est-ce pas, en effet, une belle étude que celle qui permet de retrouver peu à peu l'histoire des temps les plus reculés, qui vous renseigne sur les premiers âges de l'humanité?

Le problème de la destinée de l'humanité n'est-il pas celui que l'on trouve au fond de la plupart des recherches scientifiques. Cette destinée n'est-elle pas l'éternelle, l'incessante préoccupation de l'homme, tant du savant qui se pose nettement les questions, que du plus humble dont les sentiments sont plus confusément exprimés? La science qui peut lever une partie des voiles dont se couvre le passé, qui va remonter peut-être un jour jusqu'au berceau même de l'homme, occupe, à ce titre, une des premières places dans les sciences.

L'archéologie a obtenu des succès éclatants et ses données les plus générales sont déjà vulgarisées. Notre pays a fourni matière à de belles études sur l'âge de bronze, sur celui de la pierre, sur les lacustres, etc.

Toutes ces recherches exigent de hautes connaissances en tous genres, une aptitude toute spéciale;

elles demandent que celui qui s'y voue soit connu ou placé d'une façon qui appelle à lui tous les regards, afin de faire converger dans un foyer commun tous les petits faits, toutes les trouvailles accidentelles dont la réunion intelligente peut seule permettre à la science de s'édifier.

Toutes ces conditions se trouvaient remplies par le regretté Troyon; sa place vide, nous voudrions la voir occupée par un de nos concitoyens, et c'est pour arriver à ce résultat que nous venons émettre un vœu dont nous espérons la réalisation prochaine. Ce vœu, c'est celui de la création d'une chaire d'archéologie à l'Académie. Que les étudiants se rassurent, nous ne demandons pas que le nombre de leurs cours s'augmente de celui d'archéologie; mais nous pensons plutôt qu'il serait opportun d'inaugurer, dans notre Académie, le système des cours spécialement destinés au public. Il existe déjà des cours *facultatifs* pour les étudiants, mais nous aimerions qu'il fut institué des cours publics et réguliers donnés dans la soirée, pendant les cinq ou six mois de la saison froide. Comme de pareils cours comporteraient un petit nombre d'heures par semaine pour chacun, il serait très possible de faire donner les mêmes cours dans quelques-unes des principales villes du canton. Ce système de professeurs ambulants, qui aurait fait pousser les hauts cris il y a quelques années, est aujourd'hui pratiqué chez nous même sur une assez grande échelle pour qu'on ne craigne point de l'appliquer à l'Académie. Cette décentralisation scientifique offrirait une sorte de compensation assez équitable aux parties du canton moins favorisées que Lausanne. De cette façon, le pays donnerait plus volontiers les sommes nécessaires à la bonne marche de nos établissements supérieurs, puisqu'en outre de l'intérêt bien certain qu'il retire de la bonne instruction donnée à ses enfants, il jouirait d'une manière encore plus immédiate de cette instruction qu'il apprécie à un haut degré.

G. B.

Les Musulmans dans la Suisse romande.

I.

Nous figurer les disciples de Mahomet établis en maîtres sur les deux rives du Léman, nous représenter le muezin, se bouchant les oreilles avec les pouces de ses mains étendues et faisant retentir l'appel sacré sur

les minarets improvisés de Saint-Prex et de Thonon, est chose difficile.

Ce que nous disons ne doit cependant point être rélégué parmi les faits impossibles.

Nul, jusqu'à présent, n'a contesté les témoignages des chroniqueurs contemporains Luitprand et Flodoard, qui retracent les principaux épisodes de l'invasion musulmane, et nul ne saurait contester le fait, qu'à l'envi, les rhapsodes des Gaules ont chanté les victoires des Chrétiens sur les envahisseurs.

A un certain moment, les Sarrasins occupèrent en vainqueurs l'immense espace qui s'étend de la Méditerranée au lac de Constance; depuis le Rhône et le Jura, jusqu'aux plaines de la Lombardie. Pendant près ou plus de vingt ans, l'Islam domina au sommet du mont Joux, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'hospice chrétien du grand Saint-Bernard.

Le *Bismillah*, la formule sacrée : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux*, fut prononcé des milliers de fois sur le territoire suisse dont, bien souvent, les habitants éperdus durent répondre affirmativement au Credo : *Il n'y a d'autre dieu que Dieu et Mohammed est son prophète*.

Aujourd'hui encore, quelques coutumes, quelques indices de race saracène, quelques mots des tribus d'Ismaël, se retrouvent dans les vallées qui, perpendiculaires au Rhône vallaisan, lui apportent constamment le tribut des neiges alpêtres; de la mer jusques là, on peut, par des traces diverses, constater le passage toujours aventureux et si souvent glorieux des petits-fils du Désert.

II.

Conquérir la France à l'Islam, la convertir au Koran, fut, jusqu'au dixième siècle, le projet favori des souverains musulmans qui, depuis l'an 711, dominaient sur l'Espagne et sur le Portugal.

L'*Algihad*, la *Guerre sainte*, la guerre à outrance contre les ennemis du Prophète, fut proclamée en permanence.

Chaque semaine, si ce n'est chaque jour, les prédicateurs répétaient les versets du Koran : « Grands et petits, chargés ou légers, marchez dans le sentier de Dieu, de vos biens et de vos personnes. — Allez combattre dans le sentier de Dieu; si vous ne marchez pas au combat, Dieu vous châtiara d'un châtiment douloureux; il vous remplacera par un autre peuple. — Dieu est avec nous! Il a fait descendre d'en haut sa protection, il l'a soutenue par des armées invisibles, et il a abaissé la parole des infidèles. La parole de Dieu est la plus élevée. Dieu est le Puissant, le Sage! — Celui dont les pieds se couvrent de poussière pour la cause de Dieu, Dieu le préservera du feu de l'enfer. »

De 718 déjà, depuis 712 peut-être, jusqu'à la fin du dixième siècle, les Pyrénées vomirent, à plusieurs reprises, des milliers d'hommes sur les Gaules épouvantées. Les Musulmans se précipitaient sur la *terre de la croix*, avec autant d'ardeur, avec autant de zèle et d'abnégation que l'on vit, dès le onzième siècle, les Chrétiens se répandre à leur tour sur la *terre du croissant*.

Les contemporains ont laissé de terribles peintures

des Islamites: ils comparent les accents du langage berbère et des idiômes africains, aux aboiements des chiens affamés; ils disent que, sur le moindre prétexte, les peines du fouet et de la bastonnade, ces peines brutales, encore en usage dans le berceau de la liberté helvétique, étaient prodiguées aux malheureux asservis dont les enfants, souvent réduits à l'état de castrats, devenaient la proie du commerce des esclaves, tout entier entre les mains des Juifs.

Employer les captifs comme des bêtes de somme était chose trop ordinaire.

Tous les fondements de la grande mosquée de Cordoue, commencée en 786, reposent sur de la terre du Languedoc, sur de la terre de cette France, si fort convoitée par les émirs et les khalifes d'Occident. Et, toute cette terre avait été transportée des bords de la Garonne au cœur de l'Espagne, sur le dos des chrétiens tombés en servitude.

Quand les Arabes prirent Compostelle, en 997, les cloches des églises furent portées à Cordoue, à deux cents lieues de distance, sur le dos des esclaves chrétiens, les disciples de Mahomet ne se servant pas, comme nous, de ces instruments sonores. Ils les renversèrent, les suspendirent aux voûtes de la mosquée par des chaînes d'airain, et en firent des lampes; rappelons-nous, qu'à cette époque, les plus grosses cloches n'avaient que de petites dimensions, et que les bourdons de nos cathédrales étaient encore inconnus.

Le retour, la vengeance populaire, se fit longtemps attendre; en 1236 seulement, les Chrétiens purent forcer leurs esclaves musulmans, à rapporter, sur leurs épaules aussi, les cloches spoliées jusque dans l'église du glorieux patron des pèlerins.

Les chroniqueurs ajoutent bien d'autres détails. Ils nous disent qu'à Aix, les vainqueurs écorchèrent plusieurs personnes vivantes et qu'ailleurs, il leur arriva plus d'une fois de faire cuire leurs captifs pour en dévorer les membres palpitants; ils représentent partout les Juifs, ces antagonistes soufferts au pays, qui, par trahison, avaient livré aux envahisseurs, Sarrasins ou Normands, les villes prospères de Bordeaux et de Toulouse, ils les représentent, disons-nous, après à la curée des richesses immenses renfermées dans les églises mille et mille fois maudites du Christ, se joignant aux bandes sarrasines et facilitant leurs conquêtes.

Qu'on juge des richesses dont nous parlons par un seul fait: Lors de la première irruption en France, vers 712, Moussa, le conquérant africain, enleva sept statues équestres en argent, d'une église de Narbonne et autant de colonnes du même métal, remarquables par leurs colossales dimensions, de l'église Sainte-Marie, à Carcassonne.

Le même Moussa prit la route de Damas, traînant à sa suite un butin immense; trente mille ôtages, dont quatre cents, au rapport des auteurs arabes, avaient le droit de porter la ceinture et la couronne d'or, ajoutaient à la gloire de son triomphe. La tête de Roderic, le dernier roi chrétien d'Espagne, embaumée dans du camphre, avait précédé l'arrivée du vainqueur dans la capitale de la Syrie.

Du mois de mai 721, date la première défaite des

Sarrasins ; Eudes, duc d'Aquitaine, les battit sous les murs de Toulouse ; ce ne fut pas sans peine qu'Abd-al-Rahman put reconduire en Espagne les restes de l'armée d'Alsamah, vaincu et tué dans cette rencontre.

En 724, Ambissa, gouverneur d'Espagne, traversa les Pyrénées, prit Carcassonne ainsi que Nîmes, et emporta un butin considérable ; sa mort, arrivée l'année suivante, n'empêcha point le vent de l'Islamisme de souffler de tous les côtés sur les pays chrétiens : « Dieu, dit un auteur musulman, avait jeté la terreur dans le cœur des infidèles, si quelqu'un d'eux se présentait, c'était pour crier grâce et merci. » L'espace nous manque pour mentionner seulement tous les lieux qui furent saccagés à cette époque.

(La suite au prochain numéro.)

(Reproduction interdite.) John BLAVIGNAC.

On lit dans le *Messenger des Alpes* :

Le 2 janvier, la Société des *Nègres blancs*, de Vevey, au nombre de 180 figurants, a donné dans nos rues une représentation au bénéfice de l'infirmerie.

Leur excellente réputation avait attiré une foule considérable et qui a été pleinement satisfaite. C'est qu'ils sont charmants ces Indiens cuivrés, ces nègres d'Afrique et ces albinos ; et notez qu'ils avaient avec eux l'excellente musique de Vevey, dont tous les membres portaient le costume d'armailles fribourgeoises.

Le *Chant des Nègres blancs*, que nous donnons ci-après, paroles de Ph. Corsat, musique de M. Maillard, chanté par les figurants et accompagné par la musique dirigée par le compositeur lui-même, était bien exécuté et d'un effet remarquable.

Le ballet des fariniers et des ramoneurs est délicieux.

A Bex, les Nègres blancs ont été reçus à la gare par le corps des cadets, et salués à leur passage par des détonations de mortiers. Le produit de la quête a été affecté à la bourse des pauvres bourgeois.

Chant des Nègres blancs.

Chœur.

Travailleurs de l'humanité,
Blancs et noirs, devant Dieu, tous frères,
Secourons de saintes misères,
Dans nos jours de fraternité :
Le bonheur, c'est la charité,
Le bonheur, c'est la liberté.

Couplets.

Amis, par nos chants d'avenir,
Saluons la nouvelle année.
Dans les tonneaux de son aînée,
Noyons tout sombre souvenir.

De son amour, de ses bienfaits,
De ses trésors, chantons la gloire ;
Et que Bacchus nous laisse boire
Tous les vieux vins, libres, en paix.

Ramoneur, que vois-tu venir,
Toi qui des toits vois dans la plaine ?
— Les travailleurs briser leur chaîne
Pour être libres, tous s'unir.

Et toi meunier, de ton moulin
Qui doit moudre pour tout le monde,
Quand la misère vagabonde
Aura-t-elle un gîte et du pain ?

— Cela viendra dès que l'amour,
Du monde bannira la guerre ;
Du travail, quand le prolétaire,
Au droit de vivre aura son tour.

De ces jours de félicité,
En attendant la douce aurore,
Aux malheureux donnons encore
Le baume de l'humanité.

Le Meunier.

Avec honneur, je suis meunier,
Mon moulin va jours et dimanches,
Et quoi qu'on dise du métier,
De tout larcin j'ai les mains blanches ;
Riches fermiers, après moissons,
Au pauvre enfant de la chaumine
Laissez glaner, car nous savons
Combien vous avez de farine.

Le Ramoneur.

Du bas en haut, du haut en bas,
Dans mon métier, moi je ramone,
Tout machuré, l'on ne voit pas
Les qualités de ma personne.
Riches, pour tous les malheureux,
Etrennez la nouvelle année,
Car je connais tous les heureux
Qui se font sous la cheminée.

Les causeries du Messenger de Belmont.

MARGUERITE PASSEREAU,

et ce que les cloches de Lausanne lui disaient.

(Suite.)

Marguerite aimait beaucoup causer avec le vieux soldat de l'Empire ; son air martial et plein de franchise avait gagné depuis longtemps les bonnes grâces de la belle laitière, comme le messager ne manquait jamais de l'appeler ; car tout militaire français est poli par caractère et galant par habitude.

— Ah ! quelle bonne aubaine, lui dit-il après l'avoir saluée poliment, moi qui croyais déjà être obligé de m'en retourner tout seul, me voilà maintenant favorisé par le sort ; la plus belle femme de Chailly me tiendra compagnie.

— Taisez-vous, lui dit Marguerite, ce sont des compliments qui ne sont plus à mon adresse ; il y en a d'autres qui les méritent maintenant mieux que moi.

— Ah ! ça ! ma belle voisine, quelle mouche vous pique donc ? Vous avez la mine toute rêveuse, et si je ne savais pas que la mort de votre mari vous afflige toujours, je ne saurais m'expliquer l'ennui qui change ainsi votre charmant visage. Mais croyez-moi, une veuve encore jeune et jolie comme vous devrait laisser reposer les morts et se tourner vers les vivants. Voilà trois mois que votre année de deuil est écoulée, et, ma foi ! je sais bien, à votre place, ce que je ferais.

— Et que feriez-vous donc, Jean-Daniel ? dit Marguerite, très-contente de la tournure que prenait l'entretien, bien aise quelle était de connaître l'opinion du public sur la démarche qu'elle allait faire, opinion bien caractérisée par le messager, qui se trouvait en contact avec tant de personnes.

— Ce que je ferais, lui répondit vivement Jean-Daniel, je ne laisserais pas arriver la fête de St-Martin sans avoir pris nouveau mari.

— C'est ce que je ferai, dit Marguerite, en baissant les yeux, quelque soit la répugnance que j'éprouve ; je ne suis plus jeune, et je vois clair dans tout cela, je ne peux pas rester seule ; mais pour l'amour de Dieu, dites-moi quel est celui que je dois prendre ?

— A coup sûr, répartit le messager en riant, ce n'est pas moi